

ALIX... OU LA LIBERTÉ DU VENT

— Historique, régional —

ROMAN

ALIX... OU LA LIBERTÉ DU VENT

Jean-Pierre FLAVIER

ECHO Editions
www.echo-editions.fr

Toute représentation intégrale ou partielle, sur quelque support que ce soit, de cet ouvrage, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayant cause, est interdite (Art. L 122-4 et L 122-5 du Code de la propriété intellectuelle).

Le Code de la propriété intellectuelle du 1^{er} juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Or cette pratique s'est généralisée notamment dans les établissements d'enseignement, provoquant une baisse des achats de livres, au point que la possibilité même pour les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée.

Direction artistique : Émilie COURTS

Couverture : EC Média

© ECHO Éditions

ISBN : 978-2-38102-346-5

Pour toi, Olivia, pour ton talent d'artiste

Tu as tout mon amour

Préface

En cette froide fin de journée d'automne, le cavalier dont les atours désignaient en lui une personne de la noblesse chevauchait lentement sur la route sinueuse et caillouteuse. La tombée du jour laissait encore apparaître un paysage sec et aride où seuls quelques bruyères et genêts parvenaient à subsister. Par moments, l'un des sabots du cheval heurtait une pierre émergente, faisant sursauter l'homme épuisé de fatigue due à la longue et monotone route. À l'horizon, le soleil couchant semblait s'effondrer.

De tristes et misérables bâtisses faites de torchis et de colombages apparurent au loin. Cela lui donna du réconfort. Avec un peu de chance, il allait pouvoir disposer d'un gîte et d'un couvert en compensation – bien sûr – de quelques sols qui feraient l'affaire de ces serfs dont la vie rude n'était point facile.

Il entreprit d'aller frapper à la porte d'une maison dont une faible lumière éclairait l'intérieur. Un vieil homme édenté et à l'échine courbée lui ouvrit. Le gentilhomme lui demanda l'hospitalité pour la nuit. Il lui fut proposé un espace restreint pour dormir, ainsi qu'une pailleuse rugueuse, mais somme toute bien accueillante. La vie de ces paysans se rythmait aux travaux des champs du lever du soleil au crépuscule, six jours dans la semaine, le septième étant consacré aux offices religieux. Ces gens étaient d'une pauvreté extrême, mais leur cœur était bon.

Le vieillard présenta son épouse dont les rides du visage attestaient de la dure existence de ces gens infortunés qui œuvraient pour le compte du seigneur du comté. Malgré cela, leurs visages étaient souriants et pleins de bienveillance.

Avec un air désolé, la femme proposa au jeune duc un restant de soupe au lard. Elle fut agréée par celui-ci avec une joie non dissimulée.

Le cheval remisé eut droit lui aussi à de l'eau et de la luzerne.

La soupe fumante revigora le visiteur et, celle-là bien engloutie, ce dernier désira s'informer sur la distance qu'il lui faudrait encore parcourir avant d'accéder au château du comte de Valdrôme.

À son grand étonnement, les vieux visages se figèrent et des larmes s'écoulèrent des yeux de la vieille paysanne.

— Mon doux Seigneur, lui répondit elle, je vous en conjure, n'allez point vous rendre chez le comte, vous n'y trouverez que malédiction et tristesse. À présent, le comte vit seul en son château et refuse catégoriquement tout visiteur. Par ma foi, vous n'y serez pas le bienvenu, mieux vaut pour vous rebrousser chemin.

Ce langage étrange interloqua le jeune noble et suscita en lui malaise et incompréhension.

— Pourquoi donc ne m'y rendrais-je pas ? Vos raisons doivent être hautement graves. Le comte est pourtant entouré de la comtesse et de ses trois filles...

— Si fait, si fait, rétorqua le vieil homme, mais un malheur a fait qu'à présent, le comte de Valdrôme ne vit plus que dans la solitude et le désarroi, hormis quelques servantes et servants.

— Par ma foi, qu'est-il advenu de la comtesse et de ses filles ? Parlez, au nom de Dieu ! L'affaire est-elle si terrible ? Et craignez-vous quelque courroux à vos égards ?

— Non point, Seigneur, mais l'histoire n'est pas agréable à entendre.

— Parlez, par tous les saints ! Je ne puis rester plus longtemps dans l'ignorance. Que s'est-il donc passé ?

Voici la tragédie qu'apprit le jeune duc qui, au fil des mots, eut froid dans le dos et fut rempli d'effroi.

Le comte de Valdrôme était une personne robuste et fort autoritaire. À présent, c'est un homme épuisé par les épreuves. Sa jovialité s'est effacée de son visage et il survit, malade, avec l'aide de quelques domestiques.

Autrefois, jongleurs, troubadours et comédiens se succédaient tour à tour, faisant la joie des châtelains et des convives, lesquels venaient souvent de très loin. Les ciboires de vin se vidaient à folles allures et nombre de jeunes nobles trouvaient en ces occasions jouvencelles et jouvenceaux pour s'unir par les liens du mariage, sous certaines conditions exigées de la part des parents. Mais à présent, tout est devenu morne et monotone.

Mais quel sort a donc bien pu frapper la famille de Valdrôme ?

Nous savons que le comte vivait entouré de son épouse et de ses trois filles. La comtesse sans faille était soumise à son époux, ce qui était aussi le cas de leurs filles jumelles, Agathe et Ariane.

Alix, la cadette, refusait quant à elle de se soumettre de façon ferme aux exigences de la noblesse. Elle faisait fi des usages obligatoires des jeunes filles qui passaient une grande partie de leurs journées à filer la laine, coudre de la broderie, et autres travaux d'aiguille.

L'exaspération de son père était au paroxysme de la voir un jour en sécurité au bras d'un riche et noble damoiseau de bonne lignée. Pourtant, la comtesse et le comte multipliaient les invitations avec le secret espoir que l'un d'eux saurait apprivoiser cette jeune écervelée.

Alix était réellement très jolie, mais malgré cela, tout soupirant qui aurait pu faire l'affaire battait en retraite, car la damoiselle n'était pas dupe et ne les encourageait pas. Pourtant, les beaux partis – au propre comme au figuré – ne manquaient pas. Mais rien n'y faisait. Alix trouvait toujours un prétexte pour s'esquiver, juchée à califourchon sur sa fidèle monture dans un galop soulevant un nuage de poussière, ce qui dans l'aristocratie était du plus mauvais effet. Une femme de bonne éducation se devait de monter en amazone.

La fille du comte s'était prise d'affection pour les gens de petite condition qui, à ses yeux, étaient exempts de faux-semblants. Elle se trouvait bien plus à son aise parmi eux qu'avec la noblesse qui désignait – souvent avec le plus grand mépris – de « gueux » les gens sans titre travaillant la terre pour leurs enrichissements. Plus que dans le monde de ses semblables, elle s'épanouissait parmi ces gens du bas peuple. Elle adorait partager leur table, même si le festin était modeste.

Elle aimait aussi la manière dont ils faisaient la fête et trouvait ridicules les danses guindées et coincées des gens de son milieu. Pour elle, nul besoin de troubadours, c'était avec ses amis qu'elle chantait des chansons grivoises, et même parfois un brin paillardes, mais cela la faisait tellement rire.

— Allez, leur criait-elle, lâchez-vous ! Oubliez mes origines, car de nature je suis plus proche des vôtres.

Les rires, les chants se poursuivaient tard dans la nuit dans des danses virevoltantes et endiablées.

Nous voici donc en situation de comprendre la réaction du comte de Valdrôme qui, en grande honte et fureur, dépêcha un beau jour des gens d'armes leur ordonnant d'aller derechef ramener sa fille.